

*AUTOBIOGRAPHIE
D'UNE CHAMANE FRANÇAISE*

Collection Témoignages
dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue
© Mama Éditions (2022)
Tous droits réservés pour tous pays
ISBN 978-2-84594-471-8
Mama Éditions, 1 rue des Montibœufs, 75020 Paris (France)

De la même autrice

Voyages chamaniques & Rencontres remarquables
Mama Éditions, 2022

Journal de l'invisible,
Mama Éditions, 2021

Ciel blanc, Ciel noir,
Une initiation au chamanisme mongol
Mama Éditions, 2021

L'Oracle de la chamane,
52 cartes de pouvoir, 52 pages de savoir (coffret)
Mama Éditions, 2021

La chamane qui lit sur les visages
Éditions Maïa, 2019

Paul Facchetti, le studio. Art informel et abstraction lyrique
Brigitte Pietrzak et Frédérique Villemur, Actes Sud, 2004

À paraître

Au-delà du tambour,
Lettres à mes esprits alliés
Mama Éditions, 2023

Visions d'un monde à l'autre
Mama Éditions, 2023

Brigitte PIETRZAK

AUTOBIOGRAPHIE D'UNE CHAMANE FRANÇAISE

Préface d'Aurélie Godefroy

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les points de vue exprimés dans ce livre n'engagent que leurs auteurs.
Toute utilisation des informations contenues
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

MAMA ÉDITIONS

*Tout passe, les heures, les nuages dans le ciel,
la vie des hommes emportés de la naissance vers la mort.
Ne t'attache pas à la chronologie affective des choses.
C'est une très mauvaise manière de voir le monde.
Fais de chaque seconde une expérience enrichissante,
sans t'inquiéter du temps qui fuit et des matins
qui ne reviennent plus.
Le présent est la seule chose qui n'ait pas de fin.*

Sagesse amérindienne

*Je dis qu'il y a quelque chose d'invisible
qui pousse nos vies vers l'inattendu.*

À Enkhtuya

PRÉFACE

« *On naît chamane, on ne le devient pas* », décrète Enkhtuya, la chamane mongole qui a initié Brigitte Pietrzak. Elle lui confirmera, après un premier rituel, que cette dernière est bien née avec ce don.

Lorsque Brigitte m'a fait l'honneur de me demander d'écrire cette préface, je dois avouer ma perplexité concernant la pratique du chamanisme qui me semblait bien énigmatique, dont le terme est souvent utilisé à tort et à travers, sans compter les dérives du « néo-chamanisme ».

Mais lire sous la plume de Brigitte cette tradition incarnée et vécue m'a permis de mieux me la représenter, la comprendre, et surtout la ressentir. Car l'accent mis sur la place du corps permet au lecteur de vraiment s'identifier à l'autrice.

Pourquoi se livrer ? Celle-ci n'épargne rien, surtout pas elle-même : le récit de sa quête, les moments forts qui ont jalonné son apprentissage de chamane, interface entre le visible et l'invisible, mais aussi ses doutes...

Cet acte de reliance lié à un élargissement de conscience m'a immédiatement fait penser à une autre tradition qui m'est chère : celle du bouddhisme. Par son témoignage vécu, Brigitte Pietrzak nous ramène aux sources du chamanisme mongol et à une pratique similaire à celle du zen, dont la pleine conscience, la lucidité et la clarté constituent le cœur.

Cette présence nécessaire permettant de voir les choses en « grand », mais aussi la prière du cœur, qui devient, m'a-t-elle confié, presque un « acte christique ». Ce rôle silencieux de la prière permet en effet à Brigitte de « recevoir en creux », d'être dans l'accueil de ce qui vient, dans l'ouverture du cœur, en laissant de côté les images mentales, les concepts de l'intellect et toute volonté, pour être à l'écoute de l'instant.

Être là avec son psychisme, son corps, pour accueillir et guérir. Une démarche qui ne peut se faire sans humilité, gratitude, ni lâcher-prise. Savoir s'effacer, savoir recevoir, sans obligation. Nous sommes ici dans un chamanisme de la joie.

Riche de ses précédentes expériences spirituelles, du bouddhisme zen de Taisen Deshimaru aux groupes de Gurdjieff, en passant par la psychanalyse, les oracles ou encore l'accompagnement de Charlotte Calmis, Brigitte Pietrzak nous entraîne, avec la franchise et la bonne humeur qui la caractérisent, dans un voyage fascinant aux sources du chamanisme ; mais pas seulement. En ayant le sentiment de toucher le sens de son service, en quittant sa vie de peintre et de musicienne, elle s'est donné le droit d'aider celui qui vient. Entrer en contact avec l'invisible pour ramener ce surcroît d'énergie dont l'autre a besoin pour se réparer, voilà sa mission. Un chemin initiatique lumineux que cette femme sensible et attachante nous donne envie de parcourir avec elle pour acquérir un autre niveau de compréhension de notre existence...

Aurélie Godefroy
Journaliste, réalisatrice, animatrice et autrice

Les voix du tipi

Les voix du tipi sont les différentes voix que j'ai pu entendre en officiant auprès d'Enkhtuya la chamane. Elles sont celles de ces gens venus de partout, en attente de réparation de leur ligne de vie. Rien de linéaire dans ces moments vécus en allers-retours dans le visible et l'invisible, entre la France et la Mongolie. J'ai privilégié ce que ma mémoire vive, au service des gens du tipi, a retenu de ces instants de partage et d'émotions. À travers ces expériences, ma voix intérieure me renvoyait à mon propre parcours de vie. Je devais, à travers les mots des histoires des autres, trouver ma place et accepter de me dévoiler. Je devais, moi aussi, parler vrai.

Parcours

La force de l'appel qui m'a conduite vers la chamane Enkhtuya a agi comme une étincelle, engendrant un embrasement intérieur que je n'attendais pas. Je ne savais pas encore que la présence de son nom, sur ce simple livre posé sur une table, allait brusquement changer ma vie. Je me souviens de cet instant précis et de cette énergie incommensurable qui s'est alors libérée en moi. Il y eut un avant et un après ce moment-là. J'étais portée par un élan indicible et rien ne me semblait impossible pour réaliser ce lointain voyage. Dès lors, je devais trouver le moyen de la rejoindre par n'importe quel moyen. Un lien s'était établi, de ces liens subtils qui ne s'expliquent pas et qui désormais jetait à jamais un pont, dans mon existence, entre la France et la Mongolie.

Mon parcours spirituel avait été jusque-là des plus éclectiques. Au début de ma jeune vie d'adulte, ma rencontre avec Charlotte Calmis avait été décisive. Elle m'avait mis sur la voie de la spiritualité. Charlotte Calmis n'appartenait à aucune école, mais une sagesse innée lui octroyait

le droit d'être un guide pour les autres. Elle me recevait chaque semaine chez elle, à Paris, rue de Saintonge, de son beau visage bienveillant qui se profilait comme celui d'un bouddha. Elle me mettait face à moi-même, à travers des interrogations qui me renvoyaient dans des endroits inconnus de mon être, où je n'avais encore jamais osé aller.

Je me souviens combien la première fois j'avais été déroutée quand elle m'avait demandé : « Quelle est ta question ? Ne devais-je avoir qu'un seul but ? »

C'est avec beaucoup d'ironie qu'elle savait me tourner en dérision, quand, du haut de mes 18 ans, je croyais déjà tout savoir. Elle allait être la première à me mettre sur les rails de mon chemin spirituel, même si j'avais conscience d'un monde invisible depuis toujours. Puis, je savais lire à travers les gens la qualité de leur âme, et aussi ce qui les attendait à l'avenir. Deux années plus tôt, c'est avec beaucoup d'enthousiasme que j'avais découvert le Tarot de Marseille. Les cartes étaient plus que des cartes qui faisaient symboliquement sens, plutôt des supports pour exercer ma médiumnité. Je ne savais pas que, des décennies plus tard, j'allais moi-même canaliser un oracle qui allait être largement diffusé...

Le chamanisme, lui, n'avait jusqu'alors jamais traversé mon chemin. Tout du moins, je le tenais à l'écart, ayant un a priori sur certaines démonstrations folkloriques qui ne m'encourageaient pas à aller plus loin. J'étais restée extérieure à cette sagesse ancestrale, ne sondant pas le lien qu'elle entretenait avec l'invisible. À l'époque, je cherchais plutôt des pratiques qui développaient mon attention. C'est ainsi qu'un peu plus tard, je me retrouvais

dans les groupes Gurdjieff. J'avais bien compris qu'avant toute chose, il fallait tenter d'être présent à l'instant pour sonder son intériorité. Quoi de mieux que d'approcher l'enseignement de Gurdjieff pour s'y plonger et exercer le « rappel à soi ».

Ces groupes étaient assez confidentiels et il fallait en trouver la porte. Dans les années 1980, le développement personnel n'avait pas encore démocratisé la spiritualité. Il fallait chercher pour trouver. J'attendais un signe qui ne tarda pas à venir. Je tombai sur un magazine, « Question de », avec un dossier complet sur les travaux de Gurdjieff. Un article de Michel de Salzman attira tout particulièrement mon attention. Il s'en dégageait beaucoup de clarté, et cela me donnait envie de le rencontrer. Mon intuition me disait qu'il y avait là, par son intermédiaire, un moyen de rejoindre les groupes Georges Gurdjieff. Je commençai le jeu de piste et décidai de lui téléphoner pour obtenir un rendez-vous. Depuis toujours, j'aimais le contact direct avec les gens et j'osais m'adresser à eux. Je n'avais pas besoin d'intermédiaires. Quelle que soit sa position sociale ou spirituelle, je plaçais celui qui venait à moi sur un terrain d'égalité. Peut-être parce que mon père se plaisait depuis toujours à me rappeler que nous appartenions tous à la même humanité. Ainsi, j'avais appris à avoir la parole facile.

Trouver l'adresse de Michel de Salzman avait été aisé, car il était officiellement psychiatre et avait son cabinet à Paris, rue Spontini. Il accepta de me recevoir. Le nom de la rue sonnait bien à mes oreilles, car c'était là que j'avais vécu, au sortir de l'adolescence, des moments forts avec mon premier amour. Tout était fluide. Il me reçut, avec

une économie de paroles. D'un seul regard, nous nous étions compris.

Un rendez-vous fut pris. Dès la semaine suivante, je me retrouvai dans un hôtel particulier derrière la porte Maillot, pour une première séance avec le groupe. Je devrai en quelques jours *Fragments d'un enseignement inconnu*, le livre d'Ouspensky, disciple de Gurdjieff, pour approcher un peu mieux l'enseignement avant même de l'expérimenter. J'étais dans cet élan de la découverte. L'idée de vivre de nouvelles expériences m'enthousiasmait et me faisait marcher au-dessus du sol. Cette impression d'être acceptée dans ce cercle fermé me donnait des ailes. J'aimais trouver des voies de traverse qui me faisaient suivre des gens atypiques, en dehors des clous. C'était sans doute mon côté « verseau-verseau » qui me faisait privilégier l'exceptionnel au convenu. Je n'étais pas prête à perdre ma liberté de penser, mais à prendre ce que j'avais à y apprendre.

Par ailleurs, je continuais à privilégier certains choix dans ma vie intime. J'assumais mon amour des femmes ou plutôt d'une femme. Je vivais en couple depuis peu avec Marie. Nous habitions ensemble. Elle m'avait fait découvrir l'existence rassurante des chats, moi qui ne connaissais jusqu'à maintenant que la docilité protectrice des chiens. Sa brillante intelligence m'avait séduite d'emblée. À chacune de ses phrases, elle semblait ouvrir les mots pour leur donner un nouveau sens. Cela me faisait prendre conscience de ma différence : j'appréhendais les choses en bloc, dans un élan vital qui me ramenait à mes émotions. Je n'avais pas ce qu'elle avait et vice-versa, et

je le voyais comme la possibilité de poser les bases d'une relation durable.

À l'époque, la musique et la peinture occupaient la plupart de mes journées. Quoi que je fasse, c'était la spontanéité du geste que je privilégiais. La création devait partir d'un mouvement intérieur. De ce fait, je m'étais intéressée au courant pictural appelé abstraction lyrique. Charlotte Calmis, qui était peintre, en faisait partie. Bien qu'elle ne m'ait jamais donné de cours de peinture, je pouvais deviner, à travers ses toiles, ce que pouvait être le lâcher-prise en peinture. Il y avait dans ses représentations une vision très spirituelle. La lumière révélait l'enveloppe subtile des formes. Quoi de mieux pour aborder l'invisible que de tenter de le représenter ?

J'avais depuis peu un atelier à Créteil où je me prêtais moi-même à certaines expérimentations. J'étais dans ma période « pigments naturels ». Je me délectais, sur de grands formats, à laisser la couleur, dans son essence la plus vive, envahir la toile jusqu'à m'absorber. Rothko et Nicolas de Staël étaient mes amis.

La première séance dans un groupe Gurdjieff s'était déroulée dans le plus grand silence. J'étais entrée dans cet hôtel particulier comme dans un moulin. Un peu déçue, car Michel de Salzmann était absent. Dans une grande salle, on m'avait juste indiqué l'endroit où m'asseoir. Il s'y trouvait déjà une trentaine de personnes qui semblaient venues là comme pour participer à une grande messe. L'exercice consistait à ne pas bouger et, dans l'immobilité, à observer les sensations de son corps. Un « maître de cérémonie » se contentait, à certains moments, de nous

ramener au simple fait d'être là. Une phrase m'avait interpellée : « Vous devez être présent jusque dans votre petit orteil. » À l'issue de cette expérimentation qui avait duré une bonne heure, j'étais repartie comme j'étais venue, avec la consigne de revenir la semaine suivante.

Je partageais avec Marie mes premières impressions à propos du groupe Gurdjieff. Elle m'encourageait à poursuivre. J'avais besoin de son aval dans cette nouvelle aventure, comme pour toutes les autres à l'époque. Elle connaissait déjà Charlotte et son groupe « La spirale », qui réunissait certains dimanches un petit groupe de femmes pour méditer ensemble. Elle avait accepté d'y participer. Marie me rassurait par son discernement, qui me protégeait, pensais-je, de la tentation de m'embarquer dans des projets fumeux. J'apprenais avec elle à développer mon sens critique et à argumenter sur la raison de mes choix. J'apprenais à poser des limites par l'affirmation ou la négation.

J'étais insatiable. Ma curiosité ne semblait pas avoir de fond. Les groupes Gurdjieff ne me suffisaient pas. Je découvrais parallèlement le Dojo Zen de Paris, rue des Cinq Diamants, créé par Taisen Deshimaru, maître bouddhiste zen japonais. Il y avait des similitudes dans les deux pratiques, qui avaient pour but de nous ramener à la concentration et au lâcher-prise du mental. « Zazen » veut dire « méditation assise ». J'avais envie de partager avec ma compagne cette pratique spirituelle. C'est ainsi que nous nous étions retrouvées ensemble, naturellement assises en tailleur sur un zafu (coussin rond), à laisser passer poétiquement nos pensées comme des nuages dans le ciel.

Je prenais goût à l'exploration de mon vide intérieur, mais ces deux techniques restaient pour moi des voies sèches et n'avaient pas la vertu de toucher le cœur. Je me rattrapais en lisant les grandes mystiques chrétiennes, de Sainte Thérèse d'Avila à Jeanne Guyon. Cette dernière m'avait interpellée avec les mots « la volonté de ne pas vouloir » ou encore « se désapproprier de tout sens de la volonté personnelle ». Cela me ramenait à une aspiration dans la simplicité de l'élan du cœur, vers un inconnu plus grand que moi.

Je ne voulais pas m'attacher à une quelconque forme, mais considérer toutes ces pratiques comme des éléments de ma boîte à outils spirituelle. Je sentais grandir en moi le besoin d'un contact direct avec les puissances cachées. J'avais déjà ouvert la porte de l'invisible et je souhaitais aller plus loin. Charlotte Calmis était mon fil rouge. Elle me faisait considérer mon esprit et mon corps avec une égale importance. Je ne devais pas considérer l'un au profit de l'autre. Quand j'avais tendance à l'oublier et à me perdre dans des sphères nébuleuses, elle me ramenait au sens du mot incarnation.

Parallèlement, j'avais pris l'habitude de me rendre chaque semaine à cette réunion des groupes Gurdjieff, où rien ne s'échangeait de plus que de l'attention et du silence. Il était trop tôt encore pour savoir ce que cela m'apportait. J'essayais, à l'issue des séances, d'accrocher certains regards et de saisir une ébauche de sourire, mais on aurait dit que la pratique l'interdisait. Comme s'il fallait rester dans une absence de sentiments pour accéder à la conscience. Je continuais à être assidue, mais j'attendais autre chose. Il y avait là quelque chose de rigide qui

ne convenait pas à ma spontanéité. L'humanité, dans tout ce qu'elle représente de chaleur de partage, ne semblait pas avoir sa place. Michel de Salzman devait le sentir, car il me proposa de rejoindre pour une quinzaine de jours la Suisse, Chandolin plus précisément, pour approfondir la connaissance de l'enseignement. J'acceptai l'aventure, sans savoir ce qui m'attendait. J'étais impatiente de découvrir autre chose.

Un petit chalet en hauteur au milieu des conifères rendait le lieu très avenant. Cela ressemblait à une maison de vacances propice au ressourcement. Nous étions peu d'élèves. On me pria de m'installer dans une chambre simple mais joliment décorée. Le décor floral de chaque porte avait été réalisé par des stagiaires et on ne tarda pas à m'en confier une pour parachever sa réalisation. Tout contribuait à faire acte de présence. Les gestes les plus insignifiants du quotidien comme les plus artistiques participaient au rappel à soi. Les journées étaient bien remplies et c'est ainsi que je découvris la classe de mouvements. J'appris que Gurdjieff en avait codifié plus de deux cents. Leur répétition, accompagnée d'une musique appropriée, les assimilait à des danses sacrées, inspirées de différentes traditions. Les derviches soufis étaient à l'honneur, et on nous faisait tourner comme eux, semblables à des toupies, jusqu'à atteindre une forme de transe.

L'échappée belle

La vie en communauté représentait pour moi une certaine contrainte. Marie me manquait et je m'étais fait surprendre à lui téléphoner, alors que c'était interdit. J'avais hâte que le stage se termine pour la retrouver.

À peine revenue à Paris et dans la joie des retrouvailles, nous étions reparties pour l'Italie la nuit même. Ma 205 rouge était comme un chariot ailé qui nous conduisait, sans plus attendre, jusqu'à la frontière, à Vintimille. Avec Marie, nous devions retrouver le goût des choses de la vie, dans la spontanéité, les appréhender sans calcul et dans le seul souci de se réjouir de les partager. La pratique dans les groupes Gurdjieff créait une sorte de distance avec soi, un assèchement émotionnel et j'avais envie de retrouver la joie de vivre sans avoir à penser à quelle attitude plutôt qu'une autre je devais adopter.

Nous avons pris la direction de Gênes, sans trop savoir où cette aventure allait nous conduire. L'arrivée dans la ville ne pouvait pas laisser indifférent. Le beau côtoyait

les bâtiments en ruine, tout comme la démesure du grand cimetière de Staglieno, proche de l'hôtel Miramar depuis longtemps abandonné. Il y avait là une sorte de nostalgie qui nous procurait une émotion indéfinissable. Nous nous laissions porter par ce sentiment d'être entre deux mondes. À vision des bords de mer, le ciel blanc de cette ville embrumée participait à donner au tableau un aspect fantasmagorique. L'envie de retrouver de la couleur nous poussa très vite jusqu'en Toscane, sa terre rouge, et la belle Florence, pour terminer notre voyage à Rome, point d'arrivée d'une échappée pour le plaisir.

Pendant plusieurs mois, j'avais eu la régularité d'un métronome et ne ratais aucun rendez-vous dans l'enceinte du rappel à soi. Mais je sentais bien que j'arrivais au bout du parcours et qu'il fallait que je trouve le courage de partir. J'avais appris à poser ma concentration, à faire le lien avec mon corps et mon esprit, mais je n'avais pas réussi à ouvrir mon cœur. Je décidais de prendre un rendez-vous avec Michel de Salzman pour le lui annoncer. Il me fallait lui dire sincèrement et le plus clairement possible les raisons de ma décision.

J'anticipais le rendez-vous avec une certaine appréhension, mais la chose s'avéra facile. Et là où il n'y eut jamais d'émotion, l'émotion s'exprima entre nous au moment des adieux. Aucune justification n'avait été nécessaire pour que je retrouve ma liberté. En guise d'au revoir, il me prit dans ses bras dans un geste filial appliqué qui voulait dire « bonne route ». Je clôturai ce chapitre avec un certain soulagement, me sentant trop à l'étroit dans cette pratique qui, pourtant, m'avait appris des choses nécessaires.

Tout semblait se déliter. Ma relation avec Marie arrivait, elle aussi, en bout de course. Malgré nos tentatives de toujours relancer l'inconnu, après quelques années de vie de couple, nous étions arrivées à une usure. Nos esprits se comprenaient, mais pas nos corps. Je m'ennuyais dans ce partage qui, pour moi, n'en était plus un. Je m'étais octroyé le droit d'aller voir plusieurs fois ailleurs et cela représentait, selon elle, une entaille impardonnable à notre contrat.

Je venais d'apprendre que Charlotte avait un cancer inopérable au cerveau. Elle semblait accepter cette fatalité sans se battre. Nous avons fait une chaîne de prières pour la porter. Tous ses proches l'accompagnaient dans son passage. J'étais sur le point de perdre aussi ma mère spirituelle. Son départ ne mit pas longtemps à venir. Aussi rapide que déchirant. Mais le lendemain de son décès, elle vint me voir dans un rêve avec un sourire radieux et m'offrit une dernière parole qui me restera en mémoire à vie : « N'oublie pas qu'à chaque instant tout est possible. »

Du spirituel dans l'art

Je faisais mon deuil en m'investissant dans la création. La peinture me donnait un nouveau souffle. Je touchais en moi un enthousiasme et un élan pour envisager un recommencement. Mon atelier d'artiste à Créteil était comme un refuge où je pouvais projeter sur de grandes toiles ce que m'inspirait ma voix intérieure. J'étais passée de la couleur au noir et blanc, de la peinture à l'encre. Je retrouvais dans le geste de la calligraphie zen ce que j'aimais dans l'abstraction lyrique, que m'ont révélée les toiles de Charlotte, une spontanéité sans contrainte.

Je me mettais dans un état de vacuité pour recevoir, à travers le geste, la figure qui souhaiterait s'inviter dans la forme. C'était un exercice spirituel qui me demandait d'être corps et âme en éveil. Je délaissais l'exigence des groupes au profit d'un travail plus libre et personnel.

Je continuais à tirer régulièrement les cartes de Tarot de Marseille, pour situer, en termes de symboles et d'énergie, où j'en étais. Je faisais désormais confiance à mon

maître intérieur pour avancer. J'avais besoin de ce temps de solitude pour m'enraciner dans de nouveaux repères.

Ce travail au quotidien révélait de nouvelles visions. Avec ces apparitions, je faisais de mieux en mieux le lien avec l'invisible. Le support de la toile se pliait à l'intériorité de mon geste. Je retrouvais peu à peu ma liberté d'être et d'exister.

La musique aussi avait son importance dans ce qu'elle me permettait d'échanger et de transmettre. Depuis mon plus jeune âge, le piano m'avait appris la rigueur et la jubilation de voir courir mes doigts pour harmoniser des sons. Je donnais des cours à domicile, dans un réel goût de partager cette passion, aussi bien aux enfants qu'aux adultes. J'étais attachée à mes élèves. Peinture et musique se conjugaient dans mon existence pour me rapprocher de ce que je considérais être l'essentiel dans cette tranche de vie.

Mais une nouvelle aventure se profilait à l'horizon. Je n'allais pas rester longtemps statique. Mon amie d'enfance, Isabelle, me proposait de l'accompagner au Brésil, à Guajará-Mirim, où son fiancé faisait son service militaire en tant que médecin coopérant. L'idée de découvrir l'Amérique du Sud m'exaltait, et je n'avais pas attendu pour donner une réponse favorable à cette aventure.

C'est ainsi que je me retrouvai en Amazonie, à la frontière de la Bolivie. La déforestation battait son plein et c'est avec un pincement au cœur que j'assistais à ce spectacle. Les pistes de terres sableuses couleur sang que nous parcourions accentuaient l'impression que cette région était ravagée. Les missions catholiques avaient

également fait leur travail en colonisant les esprits. Ici, je ne me sentais pas chez moi. Je me rendais bien compte que la complicité que j'avais jadis avec Isabelle n'avait pas résisté au temps. Nous n'avions plus rien à nous dire et il avait fallu passer d'un continent à un autre pour vraiment nous en apercevoir.

Un matin, je décidai de partir en bus, seule, pour rejoindre la Bolivie, qui me semblait plus hospitalière. Mon intuition me disait que j'avais quelque chose à y faire. Je ne savais pas encore que je devais emprunter une des routes les plus dangereuses du monde pour rejoindre La Paz en deux jours. Ainsi, j'allais grimper de 1 200 à 4 700 mètres, en traversant des paysages qui me feraient passer de la jungle à la pierre. La route avait été creusée à même les falaises, et son étroitesse demandait une grande dextérité de la part des chauffeurs. C'est ainsi qu'on la surnommait, « La route de la mort ».

J'étais la seule Européenne dans le bus, dans lequel tout le monde dormait ou mâchait de la coca. Je lâchais prise avec la peur, car un sentiment plus fort que moi me poussait vers la Cordillère. Je me sentais protégée. J'avais à l'esprit pour point de mire La Paz, une des capitales les plus hautes du monde. Même si le voyage semblait interminable, je m'accrochais à l'idée que j'avais quelque chose à y faire. Enfin, au seuil de la nuit, un paysage lunaire apparut, accompagné de la présence de la ville, lovée dans la Cordillère, avec la magie de toutes ses petites lumières. Une voix résonnait à l'intérieur de moi : « Tu viens de franchir l'un des portails énergétiques du monde. » Était-ce la voix de l'un des ancêtres du lieu, quechua ou aymara, qui me rappelait à son bon souvenir ?

Mais où aller quand on ne connaît personne? J'étais épuisée et malgré les vitres fermées, la poussière avait recouvert tous mes vêtements. Il me restait quelques sous pour envisager de me payer un hôtel confortable. Je devais retrouver mes forces pour affronter l'altitude, le *sorroche* comme on l'appelait là-bas. Dans les premiers jours, le moindre mouvement entraînait un essoufflement et le corps devait s'habituer au déficit d'oxygène.

Un sommeil réparateur avait fait son travail et je me réveillai le lendemain matin en pleine forme. Je retrouvai dans ma valise le catalogue de mes peintures que j'avais jeté à la va-vite. L'idée germa immédiatement de trouver un endroit pour exposer à La Paz, sans même imaginer la logistique que cela représentait. Je baragouinais quelques mots d'espagnol que j'avais appris en France avec ma voisine chilienne, mais pas suffisamment pour me faire comprendre. J'appris qu'il y avait ici une Alliance française. J'y voyais la possibilité d'obtenir des renseignements fiables pour investiguer davantage. J'avais retrouvé mon enthousiasme et mon envie de faire.

Le courant passa immédiatement entre Suzy, la responsable culturelle, et moi. Tout paraissait fluide, simple et facile, et j'épousais le courant. Elle aimait mon travail.

— Une exposition l'année prochaine, oui, pourquoi pas. Nous avons justement le projet d'inaugurer notre nouvelle galerie. Nous trouverons bien le moyen avec l'AFAA de faire acheminer vos toiles jusqu'ici.

Ainsi la vie m'offrait un nouveau cadeau. Elle me relançait avec ce nouveau projet. J'allais, l'année suivante, retourner pour trois mois en Bolivie et réaliser la première exposition de la galerie de l'Alliance française de La Paz,

avec trente-cinq de mes toiles. J'appellerai cette exposition: « Le rêve du voyageur ».

L'art et les voyages compensaient mon absence de vie affective. Il fallait combler ce vide avec autant de petits bonheurs. Depuis Marie, j'avais perdu le goût d'une possible rencontre amoureuse. Il y avait pour moi une réelle étrangeté à envisager une nouvelle relation et à imaginer une quelconque attirance. À qui pouvais-je plaire et qui pouvait encore me plaire? J'avais mis en sommeil mon affect et mon animalité. J'avais décidé de faire confiance à mes guides et, s'il y en avait une, de laisser venir à moi la personne qui m'était destinée. C'était la meilleure façon de ne pas me tromper, d'abandonner cette question à ce qui était plus grand que moi, sans chercher à m'en occuper. Depuis toujours, j'agissais ainsi. Tout poids que je n'arrivais pas à porter, je l'offrais.

Avoir un corps

La question du corps me préoccupait. Les choses de l'esprit m'étaient plus faciles. J'avais du mal à m'enraciner. Je décidai de commencer le Tai-Chi-Chuan pour acquérir une plus grande confiance en lui.

Je trouvai un cours réputé près du parc Monceau. Madeleine, l'institutrice, était elle-même passée par les groupes Gurdjieff. Elle en avait gardé la rigueur, voire la rigidité. Autant le temps était mon ami, autant j'avais un souci avec l'espace. Reproduire un mouvement n'était pas simple pour moi. Quand on me montrait d'un geste une figure, j'avais tendance à la faire à l'envers. Mais je m'appliquais avec la persévérance d'un élève studieux, prête à m'atteler à cet exercice.

Les voyages continuaient à venir me chercher. J'avais été sélectionnée pour participer à un symposium de peinture au Québec, à Trois-Pistoles, petite ville aux portes de la Gaspésie. Nous, trois Québécois et trois Français, devons peindre en direct pendant quinze jours, et à l'issue de cette période, exposer nos œuvres.